



C'est une colombe construite dans une économie radicale de la représentation, j'ai cherché à ce qu'elle porte en elle l'ADN de notre ère numérique, un semblant d'émoticône typographique.

Ses ailes sont donc des barres obliques, son corps une virgule, et sa tête un point. Selon le point de vue du regardeur, elle vole vers la droite, mais si nous la regardons à la manière de Janus, ses ailes peuvent être perçues comme des bras levés, prêts à étreindre.

Elle émerge d'une surface noire, semblable à de la glaise ; je cherchais en un aplat de peinture à représenter l'opacité du mal qui nous habite. Elle fait saillie de cette surface – elle n'est pas en plein vol, mais s'extirpe victorieusement de ce noir.

Le reste du tableau est une surface violette, un mélange donc de rouge et de bleu. Le rouge y associe les forces terrestres, le bleu celles de l'esprit. J'ai cherché à représenter un état liminal. L'envol de cette colombe, son apparition, laisse penser que l'élévation de l'esprit collectif dominera.

En bas à gauche du tableau, à peine visible, est écrit : " Shall we? " (Pouvons-nous ?).

Au départ, il était écrit : " Shall we talk? " (Pouvons-nous parler ?). Puis, afin d'ouvrir la lecture au maximum, j'ai enlevé le verbe. Il m'a semblé que c'était au regardeur de l'apporter, mais peut-être est-ce une erreur, et il est donc possible que je revienne sur cette décision. Il était important, à mes yeux, que le point d'interrogation figure sur cette toile. D'une part, sa représentation est universelle ; mais surtout, il est le point de départ de toute chose et de tout échange. Sans question, il n'y a pas de discussion, pas d'apprentissage, pas de connaissance, il n'y a pas d'éveil, et il n'y a pas de respect non plus. Le point d'interrogation figure bien sûr le doute également, nécessaire en toute chose, mais aussi la curiosité, la politesse, et l'humilité. À lui seul, il contient une grande partie des ingrédients de la paix. Le point d'interrogation ressemble beaucoup à une clé en musique, qu'il s'agisse d'une clé de sol ou de fa ; dans sa forme stylistique, il s'en rapproche. Il évoque ainsi la mesure des choses, la musique, l'harmonie.

En physique, le blanc est perçu comme le résultat de la combinaison simultanée de nombreuses longueurs d'onde visibles. La paix, dont le blanc est, nous le savons, traditionnellement l'étendard, ne peut, par analogie, émerger que de la coexistence du plus grand nombre possible de différences (idéologiques, culturelles, humaines) et non de leur élimination. La paix n'est pas l'uniformité, elle suppose, entre autres, l'intégration harmonieuse de la diversité.

Je pourrais résumer ma pensée par : [□ = ?] dont la Colombe est ici messagère.

Louise Tilleke, artiste



Louise Tilleke,
La Colombe,
2025.
Technique
mixte,
124 x 155 cm.
©Courtesy
de l'artiste

Jonas Englert,
Declaration
of Principles,
2022.
Triptyque,
techniques
mixtes, 149,3 x
127,5 x 95 cm.
Vue de
l'installation,
scène centrale
extraite d'une
vidéo.
©Photo
Elias Michael



« Il faut s'entendre dans la confiance, la bonne foi, la foi, se comprendre, en un mot, s'accorder. »
Jacques Derrida



La paix ne saurait être réduite à un simple idéal politique ni à un espoir projeté dans l'avenir. Elle se construit par un travail constant de la raison et de la conscience. Penser la paix implique une démarche intérieure autant qu'une réflexion collective, et l'art a le pouvoir de nous placer dans un état de méditation active.

L'artiste occupe à cet égard une position singulière : profondément ancré dans son intériorité, il est pourtant tourné vers le monde.

"Declaration of Principles" (triptyque, techniques mixtes, 2022) de l'artiste Jonas Englert, offre une illustration significative de cette démarche. La représentation agit ici comme un récit visuel inscrit dans la mémoire collective ; souvenir d'un espoir de paix durable, dont on mesure aujourd'hui les limites. Le triptyque montre frontalement la célèbre scène de Yasser Arafat et Yitzhak Rabin se serrant la main devant la Maison-Blanche lors de la signature des accords d'Oslo en 1993. La poignée de main porte l'espérance d'un vivre-ensemble fondé sur le dialogue et la responsabilité. Avoir de la mémoire ne propose pas de solution concrète, mais rappelle que c'est aussi en nous que se joue notre humanité. L'art peut nous faire expérimenter un autre processus de paix : celui de la paix intérieure.

La pratique de Yayoi Kusama est, à cet égard, éclairante. Par la peinture, l'artiste japonaise parvient à apaiser ses troubles mentaux et ses angoisses. Son œuvre soulève cette question de la paix intérieure, implicitement envisagée comme une condition préalable à l'ouverture au monde. Pacifiste engagée, Kusama propose, à travers son univers de couleurs vives et de motifs répétés, une expérience hypnotique dans laquelle notre esprit se fond et s'apaise. Ses dessins représentent l'image d'un monde sans début ni fin qui s'ouvre à l'infini, pour l'artiste comme pour le spectateur.

L'apaisement individuel serait le début d'un travail sur soi et l'un des chemins à emprunter pour comprendre l'autre. La Paix intérieure rendrait possible non seulement l'ouverture à autrui, mais aussi un horizon de paix, non comme une utopie mais comme une construction lente à travailler. L'art et ses représentations ne transforment pas les structures politiques ou économiques ; toutefois, ils contribuent à former des consciences plus sensibles et responsables.

Sabrina Scher, commissaire d'exposition